

42

PETIT CHANSONNIER.

LES CANOTIERS DE LA SEINE,
LES CHASSEURS CANADIENS,
CHANSONS COMIQUES
ET
ROMANCES, BARCAROLES,
ETC., ETC., ETC.



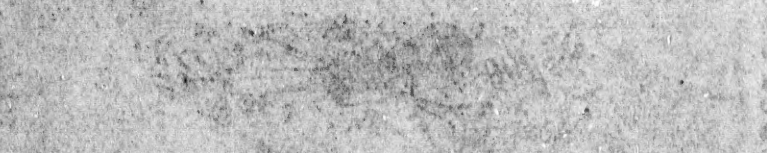
MONTREAL:
PUBLIÉ PAR Z. CHAPLEAU, LIBRAIRE,
112, Rue Notre-Dame,
Vis-à-vis le Palais de Justice.

1862

OFFICE OF THE
TREASURER OF THE
UNITED STATES

THE UNITED STATES OF AMERICA
DEPARTMENT OF THE TREASURY

RECEIVED



PAID TO THE ORDER OF
THE UNITED STATES OF AMERICA
DEPARTMENT OF THE TREASURY

C

LE

C

PU

*H. Scadding,
Quebec 1863.*

**PETIT
CHANSONNIER.**

**LES CANOTIERS DE LA SEINE,
LES CHASSEURS CANADIENS,
CHANSONS COMIQUES
ET
ROMANCES, BARCAROLES,
ETC., ETC., ETC.**



MONTREAL:
PUBLIÉ PAR Z. CHAPLEAU, LIBRAIRE,
112, Rue Notre-Dame,
Vis-à-vis le Palais de Justice,
1862

PETIT
CHANSONNIER.

LES CANOTIERS DE LA SEINE

LES CHASSEURS CANADIENS,

CHANSONS COMIQUES

ET

ROMANCES, BARCAROLES,

ETC., ETC., ETC.



MONTREAL:
PUBLIE PAR N. CHAPLEAU, LIBRAIRE,
112, Rue Notre-Dame,
Vis-à-vis le Palais de Justice

1862

LES
CANOTIERS DE LA SEINE.

—••—
COUPLETS.
—••—

AIR :—*Les Barrières de Paris.*

Ecoutez bien ce qu'il faut
Pour être canotière :
Faut n'avoir pas peur de l'eau
Et n'pas fair' des manières ;
Faut savoir un peu fumer,
Sur l'eau ne jamais s'enrhumer ;
Chanter et danser,
Sans jamais s'lasser,
Pour être canotière !

CHŒUR.

Faut savoir un peu fumer,
Sur l'eau ne jamais s'enrhumer ;
Chanter et danser,
Sans jamais s'lasser,
Pour être canotière !

Il faut préférer encor,
Pour être canotière,
Aux dîners d'la Maison d'Or,
Les fritures d'Anières !

**Pas d'Champagne, pas d'Chambertin,
 Mais boire dans son verre tout plein
 Le p'tit doigt de vin
 Qui vous met en train,
 Quand on est canotière !**

CHŒUR.

**Pas d'Champagne, pas d'Chambertin,
 Mais boire dans son verre tout plein
 Le p'tit doigt de vin
 Qui vous met en train,
 Quand on est canotière !**

**La jeunesse a disparu,
 A c'qu'on dit, de la terre ;
 L'amour même est inconnu :
 Mesdam's, prouvons le contraire !**

**Oui, montrons que la bonté,
 La jeunesse et la santé,
 Surtout la gaîté !
 Tout ça c'est resté
 Avec les canotières !**

CHŒUR.

**Oui, montrons que la bonté,
 La jeunesse et la santé,
 Surtout la gaîté !
 Tout ça c'est resté
 Avec les canotières !**

AIR :—Savatier et Financier.

Si le capitaine est vainqueur,
 Il pourra dire ensuite que c'est grâce à son bardeur,
 Car j'sais barder un aviron :
 Et j'dis aux équipiers, tout comm' le patron :
 Il n'faut pas qu'un canotier
 Canne, canne, canne,
 Il n'faut pas qu'un canotier
 Canne, canne, canne.

Bref, le combat est terminé,
 C'est décidé, c'est fait, c'est vu, bien vu, gagné :
 Chacun paie la goûte au vainqueur.
 Et moi j'leur chante alors, pour leur donner du cœur :
 Il n'faut pas qu'un vrai marin
 Canne, canne, canne,
 Il n'faut pas qu'un vrai marin
 Canne d'avant un verre de vin!

AIR :—Friandise.

1^{ER}.

Moi je nage, (*bis.*)
 J'aime à nager avec rage....
 Moi je nage, (*bis.*)
 Sur l'eau
 Comme un chacalot.

Oui, dès que je fus en âge
 D'être un féroce nageur,
 Quand je nag', je suis en nage,
 Tellement j'y mets d'ardeur !

2ME.

Moi je mange,
 C'est étrange,
 Je ne suis gai que quand j'mange.
 Manger, voilà mes amours !
 Ainsi m'nomm'-t-on Bouffe toujours !
 Canotier, c'est agréable ;
 Mais pour moi, sans contredit,
 C'n'est qu'un moyen honorable
 De s'donner de l'appétit.

3ME.

Toi tu loupes.
 Toi tu loupes
 Lorsque chacun fait sa coupe ;
 Le seul plaisir du canot
 C'est de dormir au fond du bateau.
 Pour égayer la carrière
 Boit sans eau le folichon,
 Tout le long de la rivière
 S'arrête à chaque bouchon.

4ME.

Moi le mousse
 Je me pousse
 Une existence assez douce.

Et mon cœur est ballotté
Entr' la friture et la beauté.

(REPRISE ENSEMBLE.)

Lui le mousse,
Il se pousse
Une existence assez douce,
Et son cœur est ballotté
Entr' la friture et la beauté !

AIR :—*Des Doubloons de la Ceinture.*

Bitte et bosse,
Ah ! quelle nocce !
Vive l'om'lette et le lapin staté,
La nature,
La friture !
Viv' les goujons et vive la beauté !

C'est aujourd'hui la grande fête
Régat's, joute, et cetera !
Bal ! Festival ! fête complète !
Enfin tout le grand tralala !
Depuis Bercy jusques Asnières,
Et d'Argenteuil à Charenton,
Les canotiers, les canotières
Répètent tous à l'unisson :

Bitte et bosse !
 Ah ! quelle noce !
 Viv' l'om'lette et le lapin sauté,
 La nature,
 La friture !
 Viv' les goujons et vive la beauté !
 (REPRISE EN CHŒUR.)
 Bitte et bosse, etc.



1^{ER}.

A toi, gentil canot,
 A toi je bois ce verre.
 Porte le matelot
 Gaiement sur la rivière !
 Le marin aime l'eau,
 Mais non pas dans son verre.
 Gentil canot,
 Vogue sur l'eau,
 Mais ne nous fais pas boire d'eau.
 (REPRISE DU CHŒUR.)

Gentil canot, etc.

2^{ME}.

Aux régates fais-nous
 Remporter la victoire ;
 Que ce jour pour nous tous
 Devienne un jour de gloire ;
 Que nos rivaux jaloux
 En gardent la mémoire.

Gentil canot,
Comme l'oiseau,
Glisse (bis) toujours sur l'eau !

(REPRISE DU CHŒUR.)

Gentil canot, etc.



En revenant
De Bougival en France,
Tra la la !

Voyez là-bas
Ce canot qui s'balance,
C'est la p'tite Reine Mab,
Ah !

C'est la p'tite Reine Mab,
Ah !

Les canotiers de ce bel équipage,
Tra la la !
Sont tous les six à la fleur du bel âge,
Amis de la Reine Mab,

Ah !
Amis de la Reine Mab,
Ah !

Pour nous aider
En amour comme en guerre,
Tra la la !

Ils se sont tous
Rangés sous la bannière

De la p'tite Reine Mab,

Ah!

De la p'tite Reine Mab,

Ah!

V'là notre chanson,
Et, si quelqu'imbécile

Tra la la!

La trouve mauvaise,
Nous lui flanquons un pile
Tout près de la Reine Mab,

Ah!
Tout près de la Reine Mab,

Ah!

Air d'Adolphe Dupin.

C'est moi qui suis la reine du printemps!
La reine Mab, reine de la jeunesse!
J'ai pour l'enfance une douce caresse,
J'ai du bonheur à donner aux amants!
La reine Mab est aussi la princesse
Du petit monde et de la pauvreté,
Ne pouvant pas leur donner la richesse,
Elle leur donne la gaité!

2^{ME}.

C'est moi qui viens embellir le grenier :
 C'est moi qui viens faire fleurir la rose
 Près de l'hôtel du financier morose ;
 C'est moi qui fais chanter le savatier.
 Lorsque l'hiver devant le feu qui brille,
 Fillette rêve en pensant au plaisir,
 Je viens m'asseoir près de toi, jeune fille,
 Pour te parler de l'avenir !

3^{ME}.

Pauvre soldat ! craignant le caporal !
 Quand tu reviens le soir de l'exercice—
 Quand tu t'endors à la salle de police,
 Je t'apparais ! te voilà général !
 Un rien charmant, moins qu'une vision,
 Tout ce qu'on aime enfin dans cette vie.

Le rêve d'or ! L'illusion !

C'est moi qui suis la reine du printemps !
 La reine Mab, reine de la jeunesse !
 J'ai pour l'enfance une douce caresse,
 J'ai du bonheur à donner aux amants.

(REPRISE EN CHŒUR.)

C'est moi qui suis la reine du printemps ! etc.

— o o —

Air du Bataclan.

Equipiers ! canotiers de la Seine
 Dzing la la boum !
 Vive ce vaillant capitaine !
 Dzing la la boum !

Loup de mer ! ô toi, l'intrépide,
Prends cette coupe de mes mains,
Tra, ta, ta.

CHŒUR.

Il boira !
Ou bien il chavirera !
Il boira !

(REPRISE DU CHŒUR DE BATACLAN.)

Il était un canot, le plus beau des canots, [l'eau !
Il n'avait qu'un défaut, c'était de couler au fond de
Tout de noir habillé, ayant changé de peau,
Nous sommes devenus des gens comme il faut !
Dessinait le portrait, tout prêt à servir,
A vous croquer, si ça vous fait plaisir,
Illustre Flibochon, je voudrais, sans mentir,
Que vous fussiez malade, afin de vous guérir.
Il est surnuméraire et chanteur de salon !
Moi je suis diplomate et de plus baryton !
Pour parler comme vous, je suis de tout mon cœur,
Avec bien du respect, votre humble serviteur !

La itou ! tra la la !

La itou ! tra la la !

—●—
AIR :—*Sur Papier Vert.*

C'est une histoire de brigand,
C'est une aventure effroyable
Dont il est invraisemblable
Que je sois sorti tout vivant.

Oui, des pirates, des corsaires,
 Dessous un pont, en plein Paris,
 M'ont, sans faire plus de manières,
 Dépouillé de tous mes habits!

Sans pudeur, ils ont, sur ma foi,
 Enlevé jusqu'à mes culottes,
 Et s'ils ne m'ont pas pris mes bottes,
 C'est qu'elles tenaient trop à moi!

Ils m'ont, à force de menaces,
 Malgré mon horreur de tabac,
 Sans s'arrêter à mes grimaces,
 Fait boire un litre de cognac.

Pour m'arracher à mon amour,
 Les monstres, avec perfidie,
 M'ont jeté dans la Normandie,
 Qui ne m'a pas donné le jour!
 Bref! grâce à ma noble valeur,
 La peur me donnant du courage,
 Je viens d'échapper à leur rage,
 Avec l'aide de la vapeur!

Et courant sans reprendre haleine,
 Echappant à pareil trépas,
 Je traverse ce bras de Seine,
 Afin de tomber dans vos bras.

Quand, pour terminer, votre chien,
 Sans égard et sans politesse,
 Au cœur cruellement me blesse,

Ah! ce n'est pas bien,
 Nom d'un chien

AIR :—Du Jambon de Bayonne.

Décidément votre cam,
 Vos' cam, cam,
 Vos' pa, pa,

Décidément votre camp,

Oui, votre campagne

Est un pays de co,

Oui, de co co,

De ca ca,

Est un pays de co,

De cocagne.

(REPRISE DE L'ENSEMBLE)

CHANSON DES CHASSEURS CANADIENS.

Air :—*Les Canotiers de la Seine.*

Écoutez bien ce qu'il faut
 Pour être militaire;
 Faut préférer son drapeau
 A tout c'qu'on aime sur la terre.
 Faut n'être jamais fuyard.
 Faire un pied d'nez à la mort,
 Être toujours gaillard, } *Bis.*
 Et s'moquer du sort
 Pour être militaire.

Chasseurs, n'oublions jamais,
 Quand nous irons en guerre,
 Que nous sommes fils des Français,
 Ces enfants de la gloire,
 Prouvons-le à tout manant,
 Mais surtout à Jonathan,
 Ce peuple insolent, } *Bis.*
 Poltron et pédant,
 Quand nous irons en guerre.

La bravoure est inconnue,
 A c'qu'on dit, d'puis nos pères
 La valeur s'rait disparue,
 Chasseurs, prouvons l'contraire.

Montrons que la loyauté
 Des héros de Chateauguay,
 Leur cœur, leur fierté,
 Tout ça c'est resté
 Dessous notre bannière.

Bis.

Couplet ajouté à cette Chanson par MM. les Zouaves.

La France conservera
 Bien longtemps la mémoire
 Du peuple du Canada,
 Cet enfant de sa gloire.
 Les fils de Jacques-Cartier
 Ont gardé l'esprit guerrier,
 Les vertus civiques
 Et patriotiques
 Que donne la victoire.

Bis.

CHANSONS COMIQUES.

A LA CLAIRE FONTAINE,

Comme on la chante en France.

M'en revenant des noces,
 J'étais bien fatiguée,
 Auprès d'une fontaine,
 Je me suis reposée.

Ah ! j'l'attends, j'l'attends, j'l'attends,
 Celui que j'aime,
 Que mon cœur aime,
 Ah ! j'l'attends, j'l'attends, j'l'attends,
 Celui que mon cœur aime tant.

} *Bis:*

Auprès d'une fontaine,
 Je me suis reposée ;
 J'ai trouvé l'eau si claire
 Que je m'y suis baignée.
 Ah ! j'l'attends, etc.

J'ai trouvé l'eau si claire,
 Que je m'y suis baignée ;
 Puis, au pied d'un grand chêne,
 Je me suis fait sécher.
 Ah ! j'l'attends, etc.

Puis, au pied d'un grand chêne,
Je me suis fait sécher ;
Sur la plus haute branche,
Le rossignol chantait.

Ah ! j'l'attends, etc.

Sur la plus haute branche,
Le rossignol chantait ;
Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai.

Ah ! j'l'attends, etc.

Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai ;
Tu as le cœur à rire,
Moi je l'ai à pleurer.

Ah ! j'l'attends, etc.

Tu as le cœur à rire,
Moi je l'ai à pleurer ;
J'ai perdu mon amant,
Mon amant adoré.

Ah ! j'l'attends, etc.

J'ai perdu mon amant,
Mon amant adoré ;
Pour un bouquet de roses
Que je lui refusai.

Ah ! j'l'attends, etc.

Pour un bouquet de roses
Que je lui refusai ;
Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier.

Ah ! j'l'attends, etc.

Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier ;
Et que le rosier même
Fût encore à planter.

Ah ! j'l'attends, etc.

Et que le rosier même
Fût encore à planter ;
Et que mon amant tendre
Fût encore à mes pieds.

Ah ! j'l'attends, etc.

LA FILLE A JEROME.

D'un jeune homme comment c'que l'amour s'empare,
J'vais t'expliquer ça, mon brave Jean Piché,
Ça va t'sauter au cœur et sans crier gare,
Pi une fois q'ça mord, ça ne veut plus lâcher.

Nom d'un p'tit bonhomme, ô sapristi !

C'te fille à Jérôme. (*bis.*)

Nom d'un p'tit bonhomme, ô sapristi !

C'te fille à Jérôme, j'l'aime t-i.

Mon Dieu ! j'en ai t-y fait d'ces rondes et d'ces pauses,
J'en suis tout moulu, j'en suis tout transi.

On m'disait : Pierrot, en amour c'est tout roses,
Mais j'cré ben, ma foi, qu'y a des épines aussi.

Nom d'un p'tit bonhomme, etc.

V'là c'que c'est pourtant qu'd'aimer une fillette

Moi qu'étais jofflu, je me trouve à l'échelas.

Moi qui avais d'l'esprit, vrai j'en d'viens si bête

Que si je me rencontrais, je n'me reconnaîtrais pas.

Nom d'un p'tit bonhomme, etc.

Comme disait p'tit Jean à Picot la recette :

Dans un grand lavoir, on s'fait submerger,

Puis ça te frappe au cœur, mais crie à tue-tête :

Laisse-moi donc tranquille, je n'sais pas nager.

Nom d'un p'tit bonhomme, etc.

Par papa, j'la fais demander à son père,

Ma foi ! il dit : oui, je veux ben d'ton garçon.

Puis à la petite il n'a rien qu'à plaire,

Si la petite dit *oui*, je ne dirai pas *non*.

Nom d'un p'tit bonhomme, etc.

Si elle disait *non*, j'me trûle la cervelle,

Je m'écorche tout vif, j'avale du poison ;

Si elle dit *oui*, bien loin de mourir pour elle,

Elle deviendra ma *nymph*e et moi son *nymphon*.

Nom d'un p'tit bonhomme, etc.

Le
dinaï
dans
tantô
trotte
tourl
" Ah
habl
char
mau

LE GAMIN DE PARIS.

Le gamin de Paris est un bipède revêtu pour l'ordinaire d'une blouse et d'un grec. On le rencontre dans les carrefours, places publiques et marchés ; tantôt jouant à la toupie ou à la pigoche ; tantôt trottant le nez en l'air et apostrophant l'innocent tourlourou ou la vieille portière en leur criant :—
 " Ah ! c'te balle ! " Il est d'un naturel farceur, joueur, hableur, railleur, goailler, crialleur, frappeur, li-chardeur, mais par-dessus tout flâneur ; du reste, mauvaise tête et bon cœur.

Quand c'est lundi soir,
 Et qu'j'ai queques sous, c'qu'est magnifique,
 Voulez-vous savoir
 Comment j'dépens' tout mon avoir ?
 Mon premier devoir
 Est d'm'échapper de la boutique :
 Car not' cher bourgeois
 Ne m'laiss' sortir qu'un' fois par mois.
 Aussitôt parti,
 J'cours au Lazari,
 Ou chez la Saqui :
 Là, j'suis heureux, et dans l'entr'acte,
 Comme i fait ben chaud,
 On s'donn' du cocò,
 Et l'on r'mont' bientôt
 Croquant chaussons et berlingo.

Mais j'crois qu'on prend ma place ;
 J'bouscul' l'usurpateur,
 Qui m'appliqu' sur la face,
 Comme on dit un' couleur !
 " Coquin ! j'vois mill' chandelles !
 " N'import', que j'dis, sortons :
 " Car des injur' pareilles
 " Ne s'lav' qu'à coups d'chaussons."

Tra de ri de ris,
 V'là l'gamin d'Paris.

I vit sans soucis
 Et n'connait point de dépendance ;
 Tra de ri de ra,
 Et de c'qu'on dira,
 I s'en moquera,
 Et puis voilà.

Dra !

Quand j'vais en loupant
 Du côté du palais d'justice,
 J'ai ben d'l'agrément,
 Surtout quand c'est jour de cancan.
 Si y a pas d'jug'ment,
 A la morgue au plus tôt j'me glisse-
 J'sais qu'ça n'est pas bien :
 Mais c'est la mode, alors j'y tiens.
 Pendant les trois jours,
 J'en ai fait d'ces tours
 Aux vieux troubadours ;

J'allais voler dans les gibernes ;
 Puis sur les canons,
 Armés de bâtons,
 En vain nous tombons,
 Sitôt l'feu fait, nous y courons.
 Mais j'vois un Suiss' qui file ;
 Des furieux suiv' ses pas.
 L'sauver c'est difficile.
 N'importe, j'saut' dans ses bras.
 Vainement i recule,
 Un' ball' me ras' le front ;
 Ça m'a fait un' virgule,
 Mais j'crois qu'y a pas d'affront.
 Tra de ri de ris, etc.

Selon la saison,
 Chaque jeu vient à tour de rôle :
 Tantôt nous glissons,
 Tantôt à cloch' pied nous sautons ;
 Puis nous nous peignons ;
 On s'poch' les yeux, rien n'est plus drôle ;
 On s'met en lambeaux.
 Et not' bourgeois nous frott' les os.
 Mais le sam'di soir,
 Ah ! dame, i faut voir,
 Comm' sur le comptoir
 En rang d'ognons brillent nos verres ;
 Puis, comme au signal,
 Bientôt dans l'bocal

S'insinue l'régal,
 Et, quand on y est, ça n'va pas mal.
 Puis à mès yeux tout s'brouille,
 Et, battant chaqu' maison,
 Je tombe dans un' patrouille
 Qui me jette au violon....
 Mais j'crois qu'à mon oreille
 On parle de voleur !....
 Voleur ! c'mot-là m'réveille :
 Quoiqu'gamin, j'ons d'l'honneur.
 Tra de ri de ris, etc.

Si j'suis en retard,
 Je grimpe derrière un' voiture.
 Comme ell' suit l'boulevard,
 J'm'endors bientôt à tout hasard ;
 Mais par un pétard
 Que l'cocher m'sonn' dans la figure,
 J'me réveille soudain
 Tout en haut du faubourg Martin.
 Mais comm' j'ai d'l'argent,
 Ce qu'est consolant,
 Je vais lestement
 Ach'ter un sou d'pomm' de terr' frites ;
 Puis faisant l'grand tour,
 Car j'aim' pas l'plus court ;
 J'vois tout l'mond' qui court
 Vers le canal : j'trotte à mon tour.

J'entends les cris d'un' mère....

J'comprends, et, sans retard
Plongeant d'un' bonn' manière,
J'lui sauve son p'tit moutard.

On parlait d'récompense !
Comm' si y avait ben d'quoi :
En pareill' circonstance,
Tout aut' eût fait comm' moi.

Tra de ri de ris, etc.

Entendez-vous pas
Là-bas le plaisir qui m'appelle ?

Je vais de ce pas
Avec les aut's prendr' mes ébats ;
C'est qu'ç'a tant d'appas
De voir les amis s'donner d'l'aile,
Qu'on peut ben flâner ;
J'dirai queuque coll' pour m'excuser.

Quand je serai grand,
Ça s'ra différent ;
Dieu ! quel agrément

De pouvoir agir à ma tête !

Né pour le plaisir,
A me divertir,
Flâner à loisir

J'veux consacrer tout mon av'nir. (*Silence.*)

Mais, ma pauv' vieille mère,
Qui, dans le mond', n'a q'moi,
S'rait donc dans la misère !
C't'idée-là me glac' d'effroi....

Dans ce cœur y a pas vice ;
 Gugus, tu t'corrige'ras !
 Ell' mourir à l'hospice !
 Oh ! non, mais dans mes bras. . . .
 Tra de ri de ris, etc.



LA METEMPSYCOSE,

*Dialogue populaire entre BLUGEON, Apprenti-menuisier,
 et GABOIR, Manœuvre-maçon.*

GABOIR.

Mon pauv' Blugeon, i faut que j'te dise
 Une affair' qui m'occup' tout plein :
 Je n'sais pas si c'est d'la bêtise ;
 J'ai lu dans un liv' ce matin.
 Qu'après not' mort y avait queuqu'chose
 Qui nous f'sait r'venir autrement ;
 Ça s'appell' la métrempsy cose :
 Sais-tu qu'ça s'rait ben amusant !

Parlé.—Tiens, vois-tu, v'là la chose : on ne r'vient pas en humain, pas d'bêtise ! on arrive en magnère de plante ou d'animal. Par exemple, te v'là, toi. . . . bien ! tu descends la garde. . . . bon ! Eh bien ! l'en-demain matin, t'es tout étonné de te r'trouver d'ssus ta f'nêtre, dans un pot de giroflée.

—Ah ! grand Dieu ! quel plaisir de mourir,
 Quand on sait d'en revenir !

BLUGEON.

Ça n'm'a pas l'air très-véridique ;
 Mais c'qui fait que j'te croirai bien,
 C'est que l'soir, quand j'viens d'la boutique,
 J'suis toujours suivi par un chien ;
 Je l'tapp' ; c'est tout d' même, il s'ostine,
 Et, dans mon imagination,
 Ça fait, vois-tu. mais, qu'ça m'taquine ;
 Parc'que je m'dis un' réflexion :

Parlé.—Au fait, c'est p't-être une connaissance
 qui est r'venue en caniche. Dis donc, Gaboir, si ça
 allait êtr' mon pauvre oncle Rémi !.... avec c'qu'il
 était frissé.... Tonnerre!!! j'm'en veux-t-i, quand
 j'pense que j'peux avoir donné des coups d'pied
 à mon onc' !.... J'vas-t-i respecter les chiens main-
 tenant ! N'y a pas d'danger que j'les maltraite : je
 croirais toujours voir mon onc' Rémi.

Ah ! grand Dieu ! quel plaisir de mourir,
 Quand on sait d'en revenir !

GABOIR.

V'là déjà que j'cherch' dans ma tête
 C'que j'veux être après mon trépas.
 Ça m'est égal de d'venir bête ;
 Mais j'veux des bêtes que l'on n'mange pas.
 On pourrait viv' dans la rivière ;
 Un poisson, c'est quenqu'fois très-beau ;
 Mais ça n'est pas là ma manière :
 Tu sais qu'je n'peux pas sentir l'eau.

Parlé.—Quoiqu'ça, j'pense que ça s'rait encore un fameux moyen pour vivre longtemps, que d'se mett' poisson. Tiens, écoute, voir, une superbe chance : nous v'là gougeons tous les deux. Nous nous en allons en nous promenant tout du long ; en arrive un malin, qui jette son hameçon .. Un moment : nous aut's, qu'a pêché dans le temps, nous n'donnons pas dans la couleur.... Demi-tour à droite ! et.... enfoncé l'marin !

Ah ! grand Dieu ! quel plaisir de mourir,
Quand on sait d'en revenir !

BLUGEON.

Moi, qu'ai la tournur' si bien faite,
Que l'on dit qu'il n'y a rien d'si beau,
Sais-tu qu'ça s'rait joliment bête,
Si j'allais r'venir en chameau !
Quand j'finirai mon existence,
Si l'hasard veut m'faire animal,
J'voudrais qu'il euss' la complaisance
D's'arranger pour que j'fus cheval.

Parlé.—Par exemple, c'qui m'fâcherait dans l'état de cheval, ça s'rait d'traîner les coucous d'Saint Cloud. On rencontre une connaissance ; pas moyen d'arrêter ; et puis, à supposer que v'là un dimanche qu'i fait beau, n'y a pas à dire que tu iras du côté de la Villette ; pas du tout ; il faut toujours aller s'braquer du côté d'Saint Cloud. Tandis que si tu tombes dans l'état militaire, il y a bien plus d'agrément, et

dès fois, ça peut se trouver, vu qu'à la guerre les
ch'vau sont toujours dans la cavalerie.

Ah ! grand Dieu ! quel plaisir de mourir,
Quand on sait d'en revenir !

GABOIR.

V'là qu'est très-bon ; mais je suppose ;
Quand nous nous métamorphos'rons,
Il s'agirait d'savoir une chose ;
Comment c'que nous nous r'connaîtrons ?
J'n'ai pas du tout ni pèr' ni mère,
J'ai perdu mon pauvre onc' Rémi ;
Je n'veux pas r'venir sur la terre,
Si j'n'y rencontr' pas un ami.

Parlé.—Dis donc, mon pauvr' Blugeon, nous sommes deux amis, pas vrai ? il faut inventer un moyen d'nous r'connaître. Tiens, v'là la chose : nous sommes deux animaux et nous nous rencontrons, j'suppose. Eh bien ! je n'dis rien ; j'mets seulement ma patte dans la tienne, et on se r'connaît tout de suite Mais non, ça n'fera pas du tout, cela : parc' que tu peux avoir un inconvénient. A supposer que j's'rai un Eléphant, et toi une Fourmi, si j'te mettais ma patte dans la tienne, j'pourrais t'incommoder.... T'auras qu'à t'monter sur mon dos ; tu m'piqueras où tu voudras : je saurai que c'est toi, et en avant la reconnaissance !

Ah ! grand Dieu ! quel plaisir de mourir,
Quand on sait d'en revenir !

LA GAMELLE PATRIOTIQUE.

Savez-vous pourquoi, mes amis,
Nous sommes tous si réjouis ?

C'est qu'un repas n'est bon
Qu'apprêté sans façon.

Mangeons à la gamelle :

Vive le son !

Vive le son !

Mangeons à la gamelle :

Vive le son

Du chaudron.

Nous faisons fi des bons repas,

On y veut rire, on ne peut pas ;

Le mets le plus friand,

Dans un vase brillant,

Ne vaut pas la gamelle :

Vive le son, etc.

Point de froideur, point de hauteur :

L'aménité fait le bonheur ;

Non, sans fraternité,

Il n'est point de gaité.

Mangeons à la gamelle :

Vive le son, etc.

Vous qui bâillez dans vos palais,

Où le plaisir n'entra jamais,

Pour vivre sams souci,
 Il faut venir ici
 Manger à la gamelle.
 Vive le son, etc.

On s'affaiblit dans le repos ;
 Quand on travaille, on est dispos.
 Que nous sert un grand cœur,
 Sans la mâle vigueur
 Qu'on gagne à la gamelle ?
 Vive le son, etc.

Savez-vous pourquoi les Romains
 Ont subjugué tous les humains ?
 Amis, n'en doutez pas,
 C'est que ces fiers soldats
 Mangeaient à la gamelle.
 Vive le son, etc.

Bientôt les brigands couronnés,
 Mourant de faim, proscrits, bornés,
 Vont envier l'état
 Du plus brave soldat
 Qui mange à la gamelle.
 Vive le son, etc.

Ces Carthaginois si lurons,
 A Capoue ont fait les capons ;
 S'ils ont été vaincus,
 C'est qu'ils ne daignaient plus
 Manger à la gamelle.
 Vive le son, etc.

Ah ! s'ils avaient le sens commun,
 Tous les peuples n'en feraient qu'un ;
 Loin de s'entr'égorger,
 Ils viendraient tous manger
 A la même gamelle.
 Vive le son, etc.

Amis, terminons ces couplets
 Par le serment des bons Français !
 Jurons tous, mes amis,
 D'être toujours unis :
 Vive la république !
 Vive le son !
 Vive le son !
 Vive la république !
 Vive le son
 Du canon !



LA GINGUE ME PREND.



Mon mari est ben malade,
 En grand danger de mourir.
 Il m'envoie dessus ces côtes,
 Pour cueillir des pommes pour lui.
 La gingu' me prit, gai, gai, gai,
 V'là qu'ça m'prend,
 Gaî-gaîment.

Il m'envoï dessus ces côtes,
 Pour cueillir des pommes pour lui.
 Quand je fus dessus ces côtes,
 J'entendis sonner pour lui.

La gingue, etc.

Je me j'tis à deux genoux,
 Pour prier *Pater* pour lui.

Je m'en r'viens à la maison,
 Pour ensev'lir mon mari.

Quand je fus devers les yeux,
 J'avais peur qu'il me r'gardît.

Quand je fus devers le nez,
 J'avais peur qu'il me sentît.

Quand je fus devers la bouche,
 J'avais peur qu'il m'embrassât.

Quand je fus devers les mains,
 J'avais peur qu'il me poignît.

Quand je fus devers les pieds,
 J'avais peur qu'il gigotât,
 La gingue me r'prit, gai, gai, gai,
 V'là qu'ça m'r'prend,
 Gai-gaïment.

LA NARBONNAISE.

Je suis fou d'une Narbonnaise,
 J'en suis fou, j'en perds la raison.
 Rien n'est bon comme ma Thérèse,
 Mais nulle aussi n'est plus mauvaise,
 C'est un ange et c'est un démon. } *Bis.*

Notre bonheur est un orage,
 De loin, de loin, nous nous aimons toujours ;
 Et puis de près toujours j'enrage,
 C'est un enfer que mon ménage,
 Un paradis que nos amours.
 Je suis fou, etc.

Elle est coquette, elle est légère,
 Toujours j'ai tort, toujours elle a raison ;
 Et j'ai beau dire, et j'ai beau faire,
 Après m'être mis en colère,
 Il faut que je lui demande pardon.
 Je suis fou, etc.

Vingt fois j'ai dit : plus de querelle,
 Adieu, Thérèse, adieu, séparons-nous ;
 Mais quand je pars, sa voix m'appelle,
 Je la regarde, elle est si belle,
 Il faut tomber à ses genoux.
 Je suis fou, etc.

Cruel bonheur, tourment que j'aime,
Thérèse doit causer ma mort un jour !
Mais la quitter, ô peine extrême,
De chagrin je mourrais de même,
Et je préfère mourir d'amour.

Je suis fou, etc.

— o o —
CLAUDINE.
—

Claudine, t'es bonne fille,
Mais t'es ben méchante aussi ;
Faut-il parc'que t'es gentille,
Faut-il m'dominer ainsi ?
Dès que j'dis queuques p'tits mots drôles,
Que j'sommes à faner du foin,
A coup d'fourches sur les épaules
Tu m'fais signe d'aller plus loin.

Ah ! mais non, (*bis.*)

J'veux pas passer sous tes fourches, Claudine,
Faut pas avec ta p'tite mine
Faire comme ça tant d'embarras.

Ah ! mais non, (*bis.*)

Faut pas faire tant d'embarras.

Ah ! mais non, (*bis.*)

Faut pas faire tant d'embarras.

L'diable n'a pas assez d'malice
Pour pouvoir me gouverner.
N'sais-tu pas que ma nourrice
N'a jamais pu me faire céder ;

Dès l'moment qu'j'eus la parole
 A ma mère j'ai fait la loi ;
 J'ai battu mon maître d'école
 Et tu veux que j'aie peur de toi !
 Ah ! mais non, etc.

Moi pas bête pour mon âge,
 J'veux ben être ton amoureux,
 Mais pas d'chaînes, pas d'esclavage ;
 Sous l'joug on n'mène que les bœufs.
 J'suis républicain dans l'âme,
 J'suis un vrai ch'val à dompter,
 Et j'dis que l'homme par la femme
 Ne doit pas être exploité.
 Ah ! mais non, etc.

—C'est par trop t'en faire accroire
 Pour gagner monsieur ton cœur,
 Faudrait plus n'fumer, ni boire,
 En un mot n'être plus changeur.
 Faudrait t'épouser bien vite,
 Tu s'rais plus sûre de m'tenir.
 Et j'deviendrais veuf ensuite,
 Quand ça te f'rait plaisir.
 Ah ! mais non, etc.

PAPA-MIGNON.

Or, écoutez une histoire,
 (Hélas ! qui l'aurait pu croire ?)
 D'un père de l'oratoire
 Qui s'est rendu capucin.
 Il brocardait les bons pères
 D'une insultante manière ;
 Pour punir son vitupère,
 Il s'est rendu capucin.
 C'est un nom de renon,
 Il s'appelait Papa-Mignon,
 Mignon, Mignon, Papa-Mignon.

Il était de la Garonne,
 Rivière un peu fanfaronne ;
 Il avait l'âme gasconne,
 Et s'exaltait sans façons,
 Ne parlant que de noblesses,
 D'alliances, de comtesses,
 De marquis et de duchesses,
 De lambels et d'écussons,
 Le maréchal de Martignon
 N'était rien près Papa-Mignon,
 Mignon, Mignon, Papa-Mignon.

Dans les frayeurs qu'on lui donne,
 Il se transporte à Narbonne,
 Sans en rien dire à personne,
 Pour prendre le saint habit.

Dès lors qu'on le vit paraître,
 Le révérend père-maître
 L'introduisit dans le cloître,
 Et d'un ton nasard lui dit :

" Venez-vous ici tout de bon ?
 " N'êtes-vous plus Papa-Mignon ?
 " Mignon, Mignon, Papa-Mignon.

" Quelle est la raison, mon père,
 " Qui vous fait quitter la chaire
 " Qui a rejeté Saint Pierre
 " Et la constitution ?
 " Chez vous l'on fait bonne chair,
 " Ici, ce n'est que misère ;
 " Si nous sommes votre affaire,
 " Il vous faut changer de ton :
 " Vous porterez sur le chignon
 " La besace, Papa-Mignon,
 " Mignon, Mignon, Papa-Mignon.

" Nous avons notre langage ;
 " Nous disons : notre fromage,
 " Notre pain, notre potage ;
 " Méprisons le beau français.
 " Du savoir la politesse,
 " Du langage la justesse
 " Ne sied point à la noblesse
 " Des vrais fils de St. François.
 " Frère Pancrace d'Avignon
 " Vous instruira, Papa-Mignon,
 " Mignon, Mignon, Papa-Mignon.

" — Vous vous lèverez à Matine,
 " Vous prendrez la discipline,
 " Vous aurez de la vermine,
 " Et des pous au capuchon ;
 " Vous porterez des sandales,
 " Vous aurez des hardes sales,
 " Vous conserverez des gales
 " Et de la barbe au menton ;
 " Vous sentirez l'escafignon
 " Et le gousset. Papa-Mignon,
 " Mignon, Mignon, Papa-Mignon.

" Voyez bien si ce long prône
 " Sur ce que la règle ordonne
 " Déjà votre cœur étonne
 " Et ralentit votre ardeur ;
 " Ne voulez-vous point, mon père,
 " Mener une vie austère,
 " Embaumer le monastère
 " Par une sainte ferveur,
 " Et ramper, comme un champignon,
 " Sur le fumier, Papa-Mignon,
 " Mignon, Mignon, Papa-Mignon ?

" — Ah ! je dois obéissance,
 " Dit-il, à votre ordonnance ;
 " Je veux faire pénitence
 " Sans plus longtemps différer ;
 " Je veux vivre en bête asine,
 " En épouser la vermine,

" Sans jamais à mon échine
 " Porter la main pour me gratter,
 " Barbe-Sale sera mon nom,
 Au lieu du doux Papa-Mignon,
 Mignon, Mignon, Papa-Mignon."

Le gardien dit qu'on assemble
 Toute la saloppe bande,
 Fait apporter la mutande
 Et le séraphique froc.

" Vous vous coucherez par terre.
 " Six mois porterez la haire,
 " Pour chatouiller votre chair
 " Et mettre l'orgueil au croc."
 Et, tenant tous un lumignon,
 Ils embrassent Papa-Mignon,
 Mignon, Mignon, Papa-Mignon.



LE TREPAS DU CHAT.

Il était dans la ville
 Une petite fille,
 Bien chère à sa famille,
 Mais bien dans l'embarras,
 Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
 Le grand mal qui l'opprime
 Et si fort l'intéresse,
 Sujet de sa tristesse,

Est la mort de son chat,
 Est la mort de son chat, ah ! ah !
 Est la mort de son chat.

Par un grand jour de fête,
 Que cette pauvre bête
 Avait mal à la tête
 Des douleurs d'estomac,
 Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
 Cette pauvre carcasse,
 Etendu' dans la place
 Déplorait sa disgrâce,
 En poussant des hélas,
 En poussant des hélas, ah ! ah !
 En poussant des hélas.

Quatre docteurs ensemble
 S'acheminent, s'assemblent,
 Arrivent ; le chat tremble,
 Dit : Je suis au trépas,
 Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
 L'un lui saigne l'oreille,
 L'autre dit : C'est merveille ;
 Ils restent en conseil,
 Et le chat expira,
 Et le chat expira, ah ! ah !
 Et le chat expira.

On court au Séminaire
 Chercher monsieur Vallière
 Pour transporter en terre

Les restes de ce chat.
 Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
 Quatre autres chats honnêtes,
 Le voile sur la tête,
 Et tout couverts de crêpes,
 Portaient les coins du drap,
 Portaient les coins du drap, ah ! ah !
 Portaient les coins du drap.

Le jour de son portage,
 Un matou du village,
 Habile personnage,
 Sur sa tombe grava.
 Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
 " Ci-gît de notre ville
 " Le chat le plus habile,
 " Qui fut toujours hostile
 " Aux souris et aux rats,
 " Aux souris et aux rats, ah ! ah !
 " Aux souris et aux rats."



GUILLERI.



Il était un p'tit homme,
 Qui s'app'lait Guilleri
 Carabi ;
 Il s'en fut à la chasse,
 A la chasse aux perdrix,

Carabi,
 Titi Carabi,
 Toto Carabo,
 Compère Guilleri,
 Te lai'ras-tu mourir ?

Il s'en fut à la chasse,
 A la chasse aux perdrix,
 Carabi;
 Il monta sur un arbre
 Pour voir ses chiens courir,
 Carabi,
 Titi Carabi, etc.

Il monta sur un arbre
 Pour voir ses chiens courir,
 Carabi;
 La branche vint à rompre,
 Et Guilleri tomba,
 Carabi,
 Titi Carabi, etc.

La branche vint à rompre,
 Et Guilleri tomba,
 Carabi;
 Il se cassa la jambe
 Et le bras se démit,
 Carabi,
 Titi Carabi, etc.

Il se cassa la jambe
 Et le bras se démi',
 Carabi ;
 Les dam' de l'*Hôpital*
 Sont arrivé's au brui',
 Carabi ;
 Titi Carabi, etc.

Les dames de l'*Hôpital*
 Sont arrivé's au brui',
 Carabi ;
 L'une apporte un emplâtre,
 L'autre de la charpi',
 Carabi,
 Titi Carabi, etc.

L'une apporte un emplâtre,
 L'autre de la charpi',
 Carabi,
 On lui bande la jambe,
 Et le bras lui remi',
 Carabi,
 Titi Carabi, etc.



LA DOT DE L'Auvergne.

Pour dot ma femme a cinq sous ;
 Moi quatre, pas davantage.
 Pour monter notre ménage,
 Femme, comment ferons-nous ?

—Cinq sous !

—Cinq sous !

Pour monter notre ménage.

—Cinq sous !

—Cinq sous !

Femme, comment ferons-nous ?

—Eh bien ! nous achèterons

Un petit pot pour soupière ;

Avec la même cueillère

Tous les deux mangerons.

—Pour dot, etc.

—Eh bien ! nous vendrons de l'eau

Que l'on trouve à la rivière ;

Tous deux à la timonnière

Nous traînerons le tonneau.

—Pour dot, etc.

—Puis le dimanche au saint lieu,

Nous ferons notre prière ;

A l'église sur la pierre,

Gratis on peut prier Dieu.

—Pour dot, etc.



LA PIQUE-ASSIETTE.

Franc luron,

Toujours rond,

Bon garçon,

Sans façon,

J'ai sans-cesse
Egayé ma jeunesse.

Des débats,
D'ici-bas,
Du fracas,
Des combats

Je me ris dans un bon repas.

Grâce à nombre d'amis
Chez qui je suis admis
Par mon petit moyen,
Je ne manque de rien.

Se faisant
Complaisant,
Amusant,
Caressant,

Et surtout moraliste,
Sans argent,
L'intrigant,
Tel que moi,
Peut ma foi,

Vivre bien en suivant ma loi.

Sur mes goûts, du bon ton,
Me questionne-t-on,
J'approuve toujours, mais
Je ne solde jamais.

Ce métal,
Sans égal,
Mais fatal
Fait tant mal

A l'espèce
 Qui toujours le caresse,
 Qu'ayant fui
 Son appui,
 Aujourd'hui
 Chez autrui,
 Je sais bien me passer de lui.

Tel qu'un petit savant
 Qui se vante souvent,
 Avec maint amateur
 Je dîne comme auteur.

Grâce enfin
 Au destin,
 Quand j'ai faim,
 J'ai soudain
 Mon assiette
 Ainsi que ma serviette.

A l'abri
 Du souci,
 Jusqu'ici,
 Dieu merci,
 J'ai passé tous mes jours ainsi.



CHANSON DE TABLE.

Je veux gaiement passer mon temps,
 Comme a fait mon père.
 Je suis un de ses enfants
 Je suis de son caractère. } *Bis.*

Mon papa il en buvait,
 Du vin, de la bière.
 Mais je bois rouge et clair,
 Je suis de son caractère.

} *Bis.*

Souvent maman nous contredit,
 Et se met en colère.
 Mon père n'a pas peur du bruit,
 Je suis de son caractère.

} *Bis*

Mon père a dépensé son bien,
 Celui de ma mère.

Parce qu'en terre on n'emporte rien, }
 Je suis de son caractère. } *Bss.*

AUTRE.

Soldat ! le bal va s'ouvrir,
 Si vous aimez la danse,
 L'Allemagne vient de finir
 Et l'Anglais recommence.
 De figurer tous nos Français
 Seraient, parbleu, bien aises,
 Car si on n'aime pas les Anglais,
 On aime les Anglaises.

Les Français donneront le bal,
 Il sera magnifique,
 L'Anglais fournira le local
 Et paiera la musique.

} *Bis.*

Comme l'Anglais ne sait danser
Que des danses anglaises,
Bonaparte va leur montrer
Toutes les figures françaises.

} *Bis*

Là-bas, par le pas de Calais
L'on doit entrer en danse,
Le son des instruments français
Marquera la cadence,
Et sur le refrain des couplets
De nos danses françaises
On fera danser les Anglais
Et chanter les Anglaises.

en, } *Bss.*

Allons, mes amis, le grand rond,
En avant, face à face,
Français, là-bas, restez à plomb.
Anglais, changez de place,
Et vous, monsieur Pitt, avancez
Et finissez l'Anglaise !
Pas de côté, croisez, chassez,
C'est la danse française.



is,

Les dames d'après la mode
Sont peu sûres en amour,
Elles trouvent très-incommode
Qu'on dise : " C'est pour toujours."
Ah ! mais oui-da, tra lera lerette,
On aimera, tra leri lera.

Les dames dans leur caprice
 Ne veulent rien pardonner,
 Elles voudraient dans leur malice
 Qu'on ne fit que les aimer.
 Ah ! mais oui-da, tra lera lerette,
 Ça ne fait pas, tra leri lera,

Les dames de notre siècle
 N'aiment que les beaux habits,
 Et de plus un double cercle
 Pour gonfler leurs blancs remplis.
 Ah ! mais oui-da, tra lera lerette,
 C'est trop gros ça, tra leri lera.

Mesdames, quant à nous plaire,
 Vous n'avez qu'à moins tromper.
 Vous n'avez, la chose est claire,
 Comme nous, qu'à nous aimer.
 Essayez ça, tra lera lerette,
 Et l'on verra, tra leri lera.



J'AI LE CŒUR GAI.

Mon père m'a mariée,
 J'ai le cœur gai, je veux voler,
 Un bon vieillard il m'a donné,
 Je ne peux marcher, il faut que j'trotte.
 J'ai le cœur gai, je vole, je vole,
 J'ai le cœur gai, je veux voler.

Un bon vieillard il m'a donné,
 J'ai le cœur gai, je veux voler,
 Il n'a qu'un bâton de vert pommier,
 Je ne peux marcher, il faut que j'trotte.
 J'ai le cœur gai, etc.

Il n'a qu'un bâton de vert pommier,
 J'ai le cœur gai, je veux voler,
 Avec quoi il m'frappe les côtés,
 Je ne peux marcher, il faut que j'trotte.
 J'ai le cœur gai, etc.

Avec quoi il m'frappe les côtés,
 J'ai le cœur gai, je veux voler,
 Si vous m'battez je m'en irai,
 Je ne peux marcher, il faut que j'trotte.
 J'ai le cœur gai, etc.

Si vous m'battez je m'en irai,
 J'ai le cœur gai, je veux voler,
 Je m'en irai au bois jouer,
 Je ne peux marcher, il faut que j'trotte.
 J'ai le cœur gai, etc.

Je m'en irai au bois jouer,
 J'ai le cœur gai, je veux voler,
 Avec ces gentils écoliers,
 Je ne peux marcher il faut que j'trotte.
 J'ai le cœur gai, etc.

Avec ces gentils écoliers,
 J'ai le cœur gai, je veux voler,
 Ils m'apprendront, je leur apprendrai,
 Je ne peux marcher, il faut que j'trotte.
 J'ai le cœur gai, etc.

Ils m'apprendront, je leur apprendrai,
 J'ai le cœur gai, je veux voler,
 Le jeu de carte aussi de dé,
 Je ne peux marcher, il faut que j'trotte.
 J'ai le cœur gai, etc.



QU'ON EST BÊTE QUAND ON EST SOUL.

Le lundi j'allais à la barrière
 Non pour y boire de la bière,
 Mais sans penser au lendemain
 A pleins verres je buvais le vin ;
 J'avais l'argent de ma semaine,
 J'ai tout bu, la chose est certaine,
 Je suis revenu pas le sou.
 Ah ! qu'on est bête quand on est soûl. (bis.)

M'appuyant contre la muraille,
 A chacun je cherchais bataille,
 Mais je ne tenais pas un brin ;
 Pourtant je voulais faire le malin :

J'avais ma vieille redingotte
 Pesant dix livres au moins de crottes,
 Et déchirée par tous les bouts,
 Ah ! qu'on est bête quand on est soûl. (bis.)

Ma femme me donne des avis fort sages,
 Elle veut m'empêcher de faire tapage,
 Mais j'lui dis : pas d'observations,
 Si j'prends un p'tit verre de boisson !
 Tu connais mon caractère,
 N'me fais pas mettre en colère,
 Car, quand j'suis soûl j'frappe partout.
 Ah ! qu'on est bête quand on est soûl. (bis.)

Aisément sur ma figure
 L'on voyait des égratignures,
 L'on pouvait bien s'apercevoir
 Qu'j'avais un œil joliment noir.
 Tout-à-coup mes jambes chancelent,
 Me voilà couché sans chandelle,
 Je manquai de m'casser le cou.
 Ah ! qu'on est bête quand on est soûl. (bis.)

Tout l'monde en passant me r'garde,
 L'un d'eux s'en va chercher la garde ;
 Ils s'disent qu'un p'tit air de violon
 Me rendra bientôt la raison.
 Le lendemain j'me réveille,
 J'vis qu'en me tirant par l'oreille,
 Que l'on m'avait bloqué dans l'trou.
 On est mill' fois bêt' quand on est soûl. (bis.)

LA LISETTE DE BERANGER**REFRAIN.**

Si vous saviez, enfans, quand j'étais jeune fille,
 Comme j'étais gentille.
 A l'âge de quinze ans,
 D'un frais regard qui brille,
 Sourire aux blanches dents,
 Alors, mes enfans,
 Grisette de quinze ans,
 Oh ! que j'étais gentille.

} *Bis.*

Enfans, c'est moi qui suis Lisette,
 La Lisette du chansonnier
 Dont vous chantez plus d'une chansonnette
 Matin et soir sous le vieux maronnier.
 Ce chansonnier dont le pays s'honore,
 Oui, mes enfans, m'aima d'un tendre amour ;
 Son souvenir m'enorgueillit encore,
 Et charmera jusqu'à mon dernier jour.
 Si vous saviez, enfans, etc.

Vous parlerai-je de sa gloire,
 Son nom des rois cause l'effroi,
 Dans ses chansons se trouve son histoire ;
 Le monde enfin la connaît mieux que moi.
 Ce que je sais, c'est qu'il fut sincère,
 Bon, généreux, ange consolateur ;
 Ah ! c'est assez de bonheur sur la terre,
 Qu'un peu d'amour d'un aussi noble cœur.
 Si vous saviez, enfans, etc.

Lui qu'
 Avait be
 Mais pou
 Il respira
 Des inser
 Prièrent
 Mais dan
 La libert

Un jour,
 Un marc
 Me propo
 De Béra
 J'aurais
 Ces trait
 Hier enc
 De frais

Lui qu' d'un ciel pur et d'ombrages,
 Avait be. oin pour ses chansons,
 Mais pour mettre fin à ses outrages,
 Il respira l'air impur des prisons.
 Des insensés qu'aveuglait leur puissance,
 Prièrent alors d'étouffer ses accents ;
 Mais dans les fers son luth chantait la France,
 La liberté, Lisette et le printemps.
 Si vous saviez, enfants, etc.

Un jour, enfants, dans mon village,
 Un marchand d'images passant,
 Me proposa, Dieu me l'envoya, je gage,
 De Béranger le portrait ressemblant.
 J'aurais donné jusqu'à ma tourterelle ;
 Ces traits chéris, je les vois tous les jours.
 Hier encore, des pervenches nouvelles,
 De frais lilas, j'ai fleuri mes amours.
 Si vous saviez, enfants, etc.

LA REPUBLICAINE.

Pendant ces trois grands jours,
 Leste comme la foudre,
 Je portais de la poudre
 Aux enfants des faubourgs.
 Aux nez des fantassins,
 Mitraillant nos mansardes,
 Je faisais des cocardes
 Pour nos républicains.

REFRAIN.

Chacun me nomme avec orgueil
 Charlotte la républicaine,
 Je suis la rose plébéienne
 Du quartier Mont-orgueil

} *Bis.*

De mon ciel toujours pur
 Dieu protège l'étoile,
 Mon vaisseau n'a pour voile
 Que mes grands yeux d'azur,
 Dans ces bosquets charmants
 Où l'amour se recueille,
 En folâtrant j'effeuille
 Le jour de mon printemps.

Chacun me nomme avec orgueil, etc.

Sur tous les droits du lien,
 Un jour si je m'y range,
 Je veux que mon bon ange
 Ne soit plus mon gardien.
 Riche du préjugé,
 Quand mon ordre me juge
 Sans le secours d'un juge
 Je signe mon congé.

Chacun me nomme avec orgueil, etc.

Riches, vos diamants
 Ne me font point envie.
 J'ai pour charmer ma vie
 Une foule d'amants.

Dotez vos Marions
 Rivaies des duchesses
 Qui vendent leurs caresses
 A l'ombre d'un blazon.

Chacun me nomme avec orgueil, etc.

J'aime la liberté,
 Je donnerais pour elle
 La dernière étincelle
 De ma folle gaieté.
 Fille d'un Montagnard,
 Libre de toute chaîne,
 Je porte dans ma gaine
 De terribles poignards.

Chacun me nomme avec orgueil, etc.

Défenseur courageux
 De l'œuvre sociale,
 Immolé par la balle
 Des bourgeois furieux,
 Sur ces tombeaux sans croix,
 Sans craindre pour mes charmes,
 J'irai verser des larmes
 Et prier quelques fois.

Chacun me nomme avec orgueil, etc.

LE JEUNE SOLDAT.

Ne v'là que six mois
 Que j'port' l'uniforme,
 Et les plus sournois
 Disent que j'me forme ;

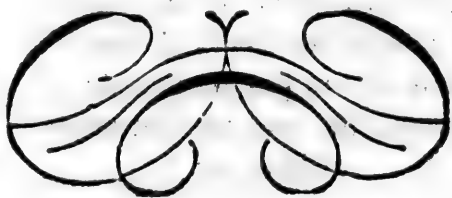
Je n'suis plus c' Jean-Jean
 Qu'on trouvait si bête !
 A tabl' j'ai d'la tête,
 J'bats un rataplan ;
 J'fais du bruit comm' quatre,
 Pour un rien j'veux m'battre !
 Aussi l'mond' dit-il
 Que j'suis ben gentil.

Pour marcher au pas
 J'n'ons pas la tête dure,
 J'arrondis les bras,
 Je prends d'la tournure ;
 Je tends le jarret,
 Et quand je m'dandine,
 Dieu, que j'ai bonn' mine
 Avec mon briquet !
 Je valse avec grâces,
 Je sais fair' des passes !
 Aussi l'mond' dit-il
 Que j'suis ben gentil.

Quand le régiment
 Pass' dans un village,
 J'mets en un moment
 Un' ferme au pillage ;
 Poulets et dindons,
 Je vous prends en traître,
 On n'voit plus r'paraître
 Ceux que j'abordons ;

Si l'on me querelle,
Je cass' la vaisselle ;
Aussi l'mond' dit-il
Que j'suis ben gentil.

Auprès d'un tendron
D'figure agaçante,
Comme un franc luron
D'abord j'me présente,
J'dis : " V'nez donc causer,
" Jolie insulaire,
" Je suis militaire,
" I' m'faut un baiser.
" J'n'en donn' qu'à ceux qu'j'aime !"
Moi, j'avanc' tout d'même ;
Aussi l'mond' dit-il
Que j'suis ben gentil.



ROMANCES, Etc.

LE ZÉPHIR.

Sous un ciel pur et sans nuages
 Le voile, enfin, semble frémir.
 On entend siffler les cordages,
 Le vent s'élève, il faut partir ;
 Adieu ! ma belle,
 Sois-moi fidèle,
 Dès que le printemps renaîtra,
 Le zéphir me ramènera,
 Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
 Le zéphir me ramènera.

Je vais aux bords, où la richesse
 Devient le fruit de nos travaux ;
 En fortune comme en tendresse,
 Je veux surpasser mes rivaux.
 Adieu, etc.

Souvent, dit-on, la traversée
 A désuni des cœurs aimans ;
 Mais n'es-tu pas ma fiancée,
 N'as-tu pas reçu mes serments ?
 Adieu, etc.

Et la fiancée attentive,
 Resta l'œil fixé sur les flots,
 Écoutant la voix fugitive,
 Que faisaient redire les échos.
 Adieu, etc.

L'ORAGE.

AIR :—*Louise, ma bien-aimée.*

Lise, ma douce amie,
Vois donc le temps qu'il fait ;
Déjà tombe la pluie,
Rentrons dans ce chalet.
Regarde ce nuage,
Il est tout chargé d'eau ;
Laissons passer l'orage,
Le temps deviendra beau.

Lise, ma douce amie,
Toi qui sais tant charmer,
Que j'aimerais la vie,
Si tu voulais m'aimer.
Car si ta foi me jure
Amour jusqu'au tombeau,
Pour moi, je te l'assure,
Le temps deviendra beau.

Lise, ma douce amie,
Un baiser seulement,
Un baiser, je t'en prie,
A ton fidèle amant.
Non, non, dit la bergère,
Car l'on trompe au hameau ;
Adieu, près de ma mère,
Le temps deviendra beau.

L'ABSENCE.

AIR :— *Ton portrait seul, etc.*

Un jour pur éclairait mon âme,
J'unissais l'amour au devoir.
J'osais me livrer à ma flamme
Et goûter le plus doux espoir.
Mais puis-je m'abuser encore,
Non, l'espoir s'éteint dans mon cœur.
Toi qui me fuis, toi que j'adore,
Où vas-tu chercher le bonheur ?

Quand tes soins me rendaient la vie,
Je crus les devoir à l'amour,
Je disais : Je suis chérie,
Que ne puis-je l'être toujours !
Mais, etc.

Tu deviendras mon bien suprême,
O ! le plus chéri des portraits,
Tiens-moi lieu de celle que j'aime,
Viens du moins me rendre ses traits.
Mais, etc.

Quel sort affreux tu me destines,
Que ne me laisses-tu mourir ?
Si tu ne m'aimes plus, Caroline,
Oh ! daigne au moins te souvenir.
Mais, etc.

LES GIRONDINS.

AIR CONNU.

Par la voix du canon d'alarme,
La France appelle ses enfants ;
Allons, dit le soldat, aux armes !
C'est ma mère, je la défends.

Mourir pour sa patrie, (*bis.*)
C'est le sort le plus beau, } *Bis*
Le plus digne d'envie.

Nous, amis, qui, loin des batailles,
Succombons dans l'obscurité,
Vouons du moins nos funérailles
A la France, à la liberté !
Mourir pour sa patrie, etc.

LES ADIEUX DU CONSCRIT.

AIR :—*Batelier, dit Lisette.*

Rose, ma bien-aimée,
Ne pleure pas si fort,
Si je pars pour l'armée
C'est un effet du sort ;
Ainsi parlait Gros-Pierre,
Qu'un sergent engageait,
A la particulière, } *Bis.*
Dont il était l'objet.

Pour gage de tendresse
 Mon chien te restera ;
 Dans les jours de tristesse
 Il te consolera.
 Parle-lui, fais-lui fête,
 Retiens-le près de toi,
 Chéris la pauvre bête
 Comme si c'était moi. } *Bis.*

Après huit ans d'absence,
 Je reviendrai soudain....
 Et te promets d'avance
 Le plus brillant destin.
 Le hasard de la guerre
 Me deviendra fatal !
 Ou tu seras, ma chère,
 Femme d'un caporal. } *Bis.*

Quand tu verras ma tante,
 Ecris-moi par sa main,
 Sois fidèle et constante,
 Prends garde à ton cousin.
 Malheur à qui s'expose
 Contre un Troupier du Roi !
 Si quelque jour ma Rose
 Ne sent plus rien pour moi. } *Bis.*

Adieu, Rose.... adieu, Pierre,
 Et, le sac sur le dos,
 Il quitte sa chaumière,
 Et se croit un héros.

Tandis que la pauvrete
 D'un air tendre et contrit,
 En soupirant répète :
 N'aimez pas un conscrit. } *Bis.*



TA MAIN.



AIR CONNU.



Partout l'on vante
 Ton œil d'azur,
 Ta voix charmante,
 Ton front si pur !
 Mais, moi j'adore,
 Ange divin,
 Bien plus encore
 Ta blanche main,
 Ta main, ta main, ta blanche main.

Pourquoi cacher tes doigts d'ivoire
 Sous des anneaux, vains ornements !
 Ta main blanche, tu peux m'en croire,
 N'a pas besoin de diamans,
 N'a pas besoin de diamans.
 Partout, etc.

On donnerait, dans son ivresse,
 Passé, présent et le lendemain,
 Rêves de gloire et de jeunesse,

Pour un instant presser ta main,
 Pour un instant presser ta main,
 Partout, etc.

Heureux celui dont l'âme espère,
 Avec ta main avoir ton cœur !
 Mais c'est un vœu bien téméraire ;
 C'est demander trop de bonheur,
 C'est demander trop de bonheur.
 Partout, etc.



LA CHANSON DE LA BOUQUETIÈRE.

Oui, je suis une bouquetière,
 Et des plus heureuses, ma foi,
 Quand vient la saison printanière,
 Des frais bouquets nul n'en vend que moi.
 Cela n'étonnera personne
 Quand on saura qu'à mes chalands
 Par-dessus le marché je donne
 Mes doux accens, mes doux accens,
 A, a, a, a, a, a, a, a, a, a,
 Et voilà comme mes chalands
 S'en vont toujours, toujours contents.

Chaque jour les plaisantes choses
 Que me débitent nos seigneurs ;
 Je suis plus fraîche que mes roses
 Et je suis la reine des cœurs !

De mes fleurs un seul plus sincère
 Se borne à vanter la fraîcheur ;
 Avis à tout flatteur,
 C'est lui que je préfère.
 Oui, je suis, etc.

A tous ceux qui viennent me dire :
 J'achèterai, d'abord chantez,
 Je réponds avec un sourire :
 Je chanterai, mais achetez.
 Je ne favorise personne,
 A tous mes aimables chalands
 Mes bouquets je les vends ;
 Ma chanson je la donne.
 Oui, je suis, etc.

Me désignant une immortelle,
 Une pauvre fillette, un jour,
 Me dit : Cette fleur que vaut-elle ?
 Rien pour toi, lui dis-je à mon tour.
 Deux fois, ce jour, la bouquetière
 Fut heureuse, hélas ! de donner,
 Car c'était pour orner
 La tombe d'une mère.
 Oui, je suis, etc.



LA VALSEUSE.

AIR CONNU.

Fillettes d'à présent
 Craignent en valsant
 De se compromettre.
 Car, quand elles ont valsé,
 Monsieur le Curé s'est écrié :
 Vous avez valsé ?—Oui, Monsieur le Curé.
 —Ma foi, tant pis pour vous, j'en suis bien fâché,
 Un si grand péché n'est pas pardonné,
 C'est l'enfer que vous méritez.
 Faut pas valser comme ça,
 Tra, la la la, Tra la la la la, } *Bis.*
 L'enfer vous attend là. (*bis.*)

Fanchon, chez sa maman,
 S'en fut pleurant,
 Revenant de confesse,
 Sa mère lui dit :
 Mon p'tit mignon, mon p'tit tendron !
 Qu'avez-vous donc ?
 —C'est Monsieur le Curé qui m'a demandé
 Si j'avais commis quelques grands péchés,
 Je lui ai dit que j'avais valsé,
 C'est alors qu'il s'est emporté.
 Faut pas pleurer comme ça,
 Tra la la la, Tra la la la la, } *Bis.*
 Nous verrons c'Curé là. (*bis.*)

La
 S'e
 El
 Av
 Qu
 Vous n
 " Un si
 " C'est
 Malgré
 Tra la
 Ma fille
 Vo
 Vo
 Qu
 D'
 Po
 Soit dit
 Quand
 Puis, fa
 Nous f
 Mais p
 Tra la
 Faut e
 Eh bie

La maman toute en pleurs
 S'en fut au presbytère,
 Elle dit au Saint Pasteur
 Avec aigreur : vous êtes un rêveur !

Quoi, Monsieur le Curé, pour avoir valsé

Vous nous feriez croire que nous sommes damnés !

" Un si grand péché n'est pas pardonné,

" C'est l'enfer que vous méritez."

Malgré ce qu'on en dira,

Tra la la la, Tra la la la la,

Ma fille valsera. (*bis.*)

} *Bis.*

Vous tous qui m'écoutez,

Vous conviendrez

Qu'il est horrible

D'être damné par son Curé

Pour avoir valsé.

Soit dit entre nous, quel mal faisons-nous,

Quand on met ces Messieurs en courroux,

Puis, fait-on du mal, quand en carnaval,

Nous faisons quelques tours de bal ?

Mais puisque c'est comme ça,

Tra la la la, Tra la la la la,

Faut en passer par là,

Eh bien ! passons par là.

} *Bis.*



VOUS N'ÊTES PLUS PETITE FILLE.

AIR CONNU.

Vous n'êtes plus petite fille,
 Vous avez vu seize printemps !
 Ecoutez-moi, soyez gentille !
 Car, je suis vieux . . . j'ai vingt-cinq ans.
 Je veux, en père de famille,
 Vous parler raison. Il est temps !

REFRAIN.

Vous n'êtes plus petite fille,
 Vous avez aujourd'hui seize ans.
 Vous n'êtes plus petite fille,
 Vous avez aujourd'hui, aujourd'hui seize ans.

Sur mes genoux ! . . . non pas, ma chère !
 Prenez pitié du Précepteur.
 Il craindrait trop que l'écolière
 Ne troublât l'esprit du Docteur.
 A votre âge, on est si gentille,
 Et je n'ai pas de cheveux blancs !
 Vous n'êtes plus, etc.

Souvent votre voix enfantine
 Me donnait un titre bien cher !
 Et la folâtre Léontine
 Venait lutiner son ami.
 Mais, hélas ! un nouveau jour brille,
 Où ces jeux sont trop séduisants.
 Vous n'êtes plus, etc.

LE BIEN ET LE MAL.

—Chacun raisonne à sa manière :

L'un parle contre, un autre pour ;
Et je voudrais savoir, grand' mère,
Ce que vous dites de l'amour.

—L'amour, l'amour.... ma bonne Agathe,
Tu veux avoir mon sentiment ?

La question est délicate ;
D'honneur, c'est très-embarrassant.
Franchement, je ne peux dire du bien de lui,
En dire trop de mal serait injuste aussi.

Or, là-dessus, moi, je m'abstiens,
Et, prudemment, je ne dis rien,
Je ne dis rien, je ne dis rien,

Et je m'abstiens.

—Je dois comprendre qu'à votre âge,
L'amour est loin ! mais, entre nous,
Voyons, du moins, le mariage ?
Au fond du cœur, qu'en pensez-vous ?

—Nouveau procès, nouvelle cause.

Le mariage, mon enfant,
Dame, vois-tu, c'est autre chose,
C'est encore plus embarrassant !

Franchement, etc.

—Mais, grand'maman, votre système
Ne peut pas trop me diriger ;
Ce n'est vraiment que par soi-même,
Je le vois bien, qu'on peut juger.

Je vais choisir, comme modèle,
 Un amoureux dès aujourd'hui,
 Et puis, demain, s'il est fidèle,
 Nous pourrons en faire un mari.
 Sur l'hymen et l'amour, je saurai, Dieu merci,
 Juste à quoi m'en tenir en m'y prenant ainsi.
 On m'a bien dit, je le sais bien,
 Que le meilleur n'en valait rien !
 On m'a bien dit, je le sais bien,
 Que le meilleur n'en valait rien !
 Mais qui ne risque rien, n'a rien !



LE BEAU NICHOLAS.

J'suis Nicholas, l'coq du village,
 Le plus beau fermier d'alentour,
 Aussi la fille la plus sage
 Me cligne de l'œil et me fait la cour.
 C'est que j'ai trente acres de terre,
 Et que j'suis à marier.
 Si je pouvais épouser le fermier,
 S'dit alors tout bas la plus fière,
 Je serais fermière.
 J'entends donc à chaque pas : *(bis.)*
 Qu'il est bien, ce Monsieur Nicholas ! *(ter.)*

Le dimanche, quand j'vais à la messe,
 Avec mon pantalon de nankin,
 De m'saluer, chacun s'empresse,
 Dam ! c'est qu'j'ai d'l'air drôlement faquin.

En passant devant chaque chaumière,
Je lance un coup-d'œil meurtrier.

Si je pouvais, etc.

Dans les grands prés, quand je m'dandine
Et que j'prends mes airs séducteurs,
En jouant avec ma badine,
C'est là vraiment que j'enlève les cœurs.
De tous côtés, devant, derrière,
Je les vois toutes s'extasier.

Si je pouvais, etc.

C'est bien autre chose à la danse,
C'est là vraiment que j'fais fureur ;
Avec tant de grâces je m'balance,
Que chacune me veut pour danseur.
Aussi, je crains que Monsieur le Maire
Me voyant tout incendier,
Un jour ne me vienne prier,
Devant toute la commune entière,
D'choisir une fermière,
Pour qu'on n'entende plus à chaque pas : (bis.)
Qu'il est bien, ce Monsieur Nicholas ! (ter.)

LE REVE D'UNE GRISETTE.

A ton caquet, ma Clarise, fais trêve,
Sur mon honneur, vraiment, c'est par trop fort.
Oh ! de bon cœur, oui, je ris de ton rêve
Qui te donnait des titres et de l'or.

Quoi ! des laquais pour servir ta personne,
 Quoi ! des chevaux, des châteaux, des bijoux :
 En attendant qu'on te fasse baronne, } *Bis.*
 Vas me chercher du tabac pour deux sous. }

Tu souriais, quand, près de ta voiture,
 Caracolait un jeune adorateur,
 Aux noirs cheveux, à la noble tournure,
 Et qui jurait de faire ton bonheur.
 Aimer toujours, dit-il, est ma devise,
 Dites un mot, et je suis votre époux.
 En attendant qu'un marquis te courtise, } *Bis.*
 Vas me chercher du tabac pour deux sous. }

De l'opéra la musique enivrante,
 Venait charmer ton esprit et ton cœur,
 On admirait cette taille avenante,
 Puis on vantait tes attraits, ta blancheur,
 Tes amoureux, séduits par ton sourire,
 Rampant sans cesse étaient à tes genoux.
 En attendant qu'ici-bas l'on t'admire, } *Bis.*
 Vas me chercher du tabac pour deux sous. }

Pourtant ton cœur ne changeait pas, ma belle,
 Et seul j'avais des droits à ton amour,
 Dans ton château, au pied de la tourelle,
 Tu soupirais, attendant mon retour.
 Tu redisais cette chanson nouvelle,
 Qu'en m'amusant j'avais faite pour nous.
 En attendant que tu me sois fidèle, } *Bis.*
 Vas me chercher du tabac pour deux sous. }

Mais c'
 Car de
 Rêve u
 Et de
 Conter
 Car le
 En att
 Vas m

Mais c'est assez, cesse ton bavardage,
 Car de fumer je me sens le besoin ;
 Rêve un peu moins, soigne mieux ton ménage,
 Et de ma pipe, ô ! surtout prends bien soin ;
 Contente-toi de ce que Dieu te donne,
 Car le bonheur n'est pas dans les bijoux.
 En attendant que je m'offre une bonne, } *Bis.*
 Vas me chercher du tabac pour deux sous. }



LE RONDEAU DES ZOU-ZOU.

—

Le zouave est un vrai lion
 Bronzé par le soleil d'Afrique ;
 Pour enfoncer un bataillon,
 Il possède une baguette magique ;
 Faut-il opérer une razia,
 Ou gaîment vider une cave.

Voilà le zou-zou, } *Bis.*
 Voilà le zou-zou, }

Voilà le zou, voilà le zouave.

Sur la dure mieux qu' dans l'acajou,
 Dormir en plein air comme un brave,
 Pour faire la soupe et le couscoussou,
 S'passer de marmite autoclave ;
 Faute de sucre dans son gloria,
 Au besoin tremper une betterave.

Voilà le zou-zou, etc.

Tous les soirs, après le souper,
 Part au café avant l'appel,
 Il est toujours bien astiqué,
 Ce qui le fait enfant chéri des belles ;
 Du bruit il en fait bien un peu,
 Mais ça ne l'empêche pas d'être brave.
 Voilà le zou-zou, etc.

Dessous le fez ou le turban,
 Quand il s'dandine et se pavanne,
 Chaque femme en lui voit un sultan,
 Dont elle voudrait être la sultane.
 Fillette qui, près du Pacha,
 Veut goûter son amour suave,
 Prend un zou-zou.

Sur la neige dormir sur son sac,
 Et rêver qu'il est dans la plume,
 Fumer sa pipe sans tabac,
 Faire sa soupe sans viande ni légumes,
 Sans cartouche voler au combat,
 Jamais ne connaître d'entraves.
 Voilà le zou-zou, etc.

Pour le zouave comédien,
 V'là l'instant où le trac arrive,
 Mais cet uniforme ne craint rien,
 Et l'on peut lui crier : " Qui vive."
 A ce mot chacun répondra,
 Messieurs, en pensant à nos braves :
 Vive le zou-zou, etc.

CANOTE
 Ed
 Si
 Me
 Bi
 A
 E
 C
 E
 Il
 C
 D
 Chans
 A la C
 La Fil
 Le Ga
 La Mé
 La Ga
 La gir
 La Na
 Claud
 Papa-
 Le Tr
 Guille
 La D

TABLE.



CANOTIERS DE LA SEINE :	PAGES.
Ecoutez bien ce qu'il faut.....	3
Si le capitaine est vainqueur.....	5
Moi je nage.....	5
Bitte et bosse.....	7
A toi, gentil canot.....	8
En revenant.....	9
C'est moi qui suis, etc.....	10
Equipiers, canotiers de la Seine.....	11
Il était un canot, etc.....	12
C'est une histoire de brigand.....	12
Décidément votre cam.....	14
Chanson des Chasseurs Canadiens.....	15
A la Claire Fontaine.....	17
La Fille à Jérôme.....	19
Le Gamin de Paris ..	21
La Métempsychose.....	26
La Gamelle Patriotique.....	30
La gingue me prend.....	32
La Narbonnaise.....	34
Claudine.....	35
Papa-Mignon.....	37
Le Trépas du Chat.....	40
Guilleri.....	42
La Dot de l'Auvergne.....	44

La Pique-Assiette ..	45
Chanson de Table	47
Soldat, le bal va s'ouvrir	48
Les dames d'après la mode	49
J'ai le cœur gai	50
Qu'on est bête quand on est soûl.....	52
La Lisette de Béranger.....	54
La Républicaine	55
Le Jeune Soldat.....	57
Le Zépbir	60
L'Orage.....	61
L'Absence.....	62
Les Girondins	63
Les Adieux du Conscriit	63
Ta Main.....	65
La Chanson de la Bouquetière.....	66
La Valseuse	68
Vous n'êtes plus petite fille	70
Le Bien et le Mal.....	71
Le Beau Nicholas	72
Le Rêve d'une Grisette.....	73
Le Rondeau des Zou-Zou.....	75

45
47
48
49
50
52
54
55
57
60
61
62
63
63
65
66
68
70
71
72
73
75